REVUE

DE LA

NUMISMATIQUE

BELGE,

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE,
PAR MM. R. CHALON, L. DE COSTER ET C. PICQUÉ.

—

4e SÉRIE. — TOME VI.

BRUXELLES,
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE D'AUG. DECQ,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1868

LE CULTE DE CYBÈLE ET D'ATYS

D'APRÈS

LES MÉDAILLES ET LES MONUMENTS

A M. J. SABATIER

Vice-président de la Société française de numismatique et d'archéologie; membre des Sociétés de numismatique et d'archéologie de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, de Berlin, de Copenhague, etc.

PLANCHE XII.

Quelque indigne que soit de vos beaux travaux numismatiques cette Étude sur le culte de Cybèle et d'Atys, je vous prie, cher Monsieur, de vouloir bien en accepter l'hommage. J'ai pensé, comme vous, qu'il ne serait pas sans intérêt de parler de cette antique religion, qui nous touche à des points de vue si divers, et pour laquelle nous possédons une nombreuse et belle série de médailles, de pierres gravées et de représentations artistiques.

Ce n'est pas vous, Monsieur, qu'il faudrait convaincre des immenses ressources que nous offrent les monuments pour l'étude des temps antiques et particulièrement pour

l'histoire des cultes : témoignages vivants et incontestables, souvent le seul héritage des peuples disparus, ils nous permettent de reconstituer ce passé, que les textes des auteurs ne nous dévoilent qu'imparfaitement, ou du moins de le compléter. S'emparant des traditions et des mythes, l'art les revêt d'une forme sensible, les anthropomorphise, et fixe ainsi à jamais les figures mobiles et diverses des divinités, en même temps qu'il s'inspire des rites et des usages pour nous les représenter avec leurs attributs. L'art a vraiment initié les peuples à la religion, et on peut dire que ce n'est que par son concours et depuis son apparition, que le vulgaire s'est fait une idée précise de la Divinité : par ses formes variées et saisissantes, il anime cette histoire des religions dont l'intérêt est si direct et si puissant. On ne saurait donc essayer de décrire les traits d'une divinité, sans demander à l'art son témoignage révélateur.

Mais si, pour des civilisations qui ont disparu du monde, sans laisser d'autres souvenirs que leur nom, et d'autres traces que des monuments épars, l'art est la seule manifestation de ces existences éteintes que nous puissions consulter, il n'en est pas de même pour certains peuples, et précisément pour la Grèce et pour Rome. Ici, les œuvres littéraires, qui précèdent toujours l'apparition de l'art véritable, sont arrivées jusqu'à nous : les traditions, les mythes, ont leurs annales, et c'est là que l'artiste a puisé ses inspirations. Il ne faut donc pas dans l'histoire religieuse de ces deux grands peuples méconnaître l'impor-

tance des documents littéraires et n'user que des monuments : aussi, demanderons-nous, surtout à l'art, de compléter, d'éclairer ou de contrôler les textes des auteurs. Dans ces limites, l'interprétation des monuments sera pour nous du plus puissant secours, et ne nous entraînera pas à des hypothèses ou à des illusions d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus séduisantes.

Je compte, cher Monsieur, sur votre indulgence pour excuser les imperfections de ce travail, et sur votre connaissance de ces études mythologiques pour en apprécier les difficultés.

Agréez, etc.

EDMOND LABATUT.

CHAPITRE PREMIER.

PHRYGIE ET ASIE-MINEURE.

S'il nous est impossible de fixer l'époque où le culte de Cybèle fut établi en Phrygie, et si nous ne pouvons davantage préciser son origine, bien que tout nous porte à croire qu'il soit une importation des Aryas-Européens, sa haute antiquité est incontestable : ce fait seul suffirait pour le prouver, si les traditions et les témoignages des auteurs n'étaient unanimes sur ce point. On voit apparaître le culte de Cybèle en même temps que l'histoire nous signale pour la première fois l'existence des Phrygiens, qui se considéraient comme le plus ancien peuple de la terre (1).

Ne pouvant remonter le cours des âges, nous considérerons donc ici la Phrygie comme le véritable berceau de ce culte ; c'est là en effet que son importance et son antiquité ont effacé tout autre souvenir ; c'est de là qu'il se répandra en Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, pour se confondre bientôt avec des cultes dérivant d'un même principe. Le mythe fondamental, les traditions les plus nombreuses, les plus

(1) Hérodote, II, 2.

grands faits, se rattachent à ce centre à jamais célèbre : c'est là que Bacchus fut initié aux mystères de la déesse.

Cybèle apparut pour la première fois aux yeux des mortels sous la forme d'une pierre noire; elle venait du ciel. « Si l'on veut croire ce que l'on en dit, écrit Hérodien (1), on ne connaît point d'ouvrier à la statue de la déesse; l'opinion commune est qu'elle n'est pas l'œuvre de l'homme (2). »

A peine la pierre fut-elle arrivée sur la terre, que toutes les montagnes de la Phrygie, le Dindyme, le Pessinunte, le Sypile, l'Ida, le Berécynthe, le Cybèle (3), se disputèrent l'honneur de lui donner leur nom : la plupart lui sont restés, mais le dernier fut à jamais célèbre.

(1) *Hist.*, I, 35.

(2) Il ne serait peut-être pas sans intérêt de se demander ce que pouvait bien être ce bloc informe, quelle était sa forme et sa dimension; nous n'entrerons pas dans ces détails, nous contentant de dire que l'origine atmosphérique de cette pierre nous paraît incontestable, d'autant mieux qu'il existe d'autres exemples d'aérolithes adorés par les anciens. Quant à sa dimension, nous avons des renseignements positifs; il s'en faut qu'elle fût aussi grande que le respect qu'elle inspirait : nous verrons plus tard que Scipion, le vertueux citoyen qui fut désigné pour la recevoir à son entrée dans Rome, put la prendre dans ses bras; les dames romaines se chargèrent elles-mêmes de ce précieux fardeau et le portèrent jusqu'au temple. Arnobe (*Adv. gent.*, VI, p. 196) écrit que c'était *silex coloris furvi atque atri, ferri qui possit hominis manu.* — *Voy.* Silius-Italicus, XVII, v-16. — Tite-Live, XXIX, 10 à 14. — Ciceron, *de Harusp.*, 15. — Zoega, *Bass. Ril*, t. I, p. 89 — Pline, *H. N.*, II, 59.

(3) Strabon, X, p. 470; XIII, p. 619. — Virgile, *Énéid.*, VII, 39 et 784; IX, 82. — Tite-Live, XXIX, 10. — Nicand., *Alexiph.*, VII. — Eckhel, *D. N.*, t. II, p. 534.

Un grand nombre d'auteurs anciens ont adopté cette origine du nom de la déesse (1); mais Silius Italicus (2), Claudien (3) et Festus (4) l'appellent ainsi. *Quod ageret homines in furorem, quod Graeci* κύκλον *dicunt.*

C'est dans la ville de Pessinunte que l'on retrouve le siége le plus fameux de ce culte, les traditions les plus vivantes et les plus importantes de cette religion; des monuments numismatiques en ont perpétué le souvenir.

Parmi les monnaies qui furent frappées dans cette cité en l'honneur de Cybèle, et qui nous représentent l'image de la déesse, nous citerons une médaille que M. Charles Lenormant (5) considère avec raison comme le monument le plus ancien que nous possédions sur le culte de la mère des dieux. On voit les têtes conjuguées de Cybèle tourrelée, et d'Atys coiffé du bonnet phrygien, étoilé et couronné de pin; et au revers, un lion accroupi, la patte posée sur le tympanum, derrière le lion deux crotales, de chaque côté de sa tête les bonnets des Dioscures, surmontés d'un astre : la légende porte ΜΗΤρος ΘΕΩΝ.ΠΕΣΣΙ.

M. Lenormant indique une autre médaille de Pessinunte, et il existe encore des monnaies grecques frappées dans cette même ville sous le principat de Claude, avec des représentations de Cybèle (6).

(1) Strabon, XII, p. 56. — Diodore, V, 49. — Festus, *hoc verbo.*

(2) VIII, 363.

(3) *Rapt. Proserp*, III, 113. — *In Iutr.*, I, 277; II, 280.

(4) V° *Cybeles.*

(5) *Nouvelle gal. myth.*, p. 14, pl. III, n° 18. — E. Vinet, *sur Creuzer*, t. II, p. 951.

(6) *Nouvelle gal. myth.*, p. 14, pl. III, n° 15.

Le temple qu'on éleva à Pessinunte était célèbre par ses richesses, que l'opulente cité ne cessa d'augmenter. Strabon nous apprend qu'il fut rebâti peu de temps avant notre ère par les rois de Pergame, et que la splendeur du nouvel édifice effaça le souvenir de l'ancien (1).

Avant d'être adopté par les peuples de l'Occident, ce culte se répandit dans toute l'Asie-Mineure, et les cités les plus importantes lui réservèrent une place d'honneur dans leur Panthéon. Dans une Étude sur les noms propres grecs, du savant Letronne, il est question, à propos des Métrodores, des étapes suivies par cette religion de l'Asie en Europe : les raisons qu'il fournit nous confirment dans cette opinion, que Cybèle, ou la Grande Mère comme on l'appela bientôt, était adorée sur les bords de la Propontide et de l'Hellespont dès une époque antérieure à Hérodote; s'avançant, comme il le dit, de l'est à l'ouest et passant par la Paphlagonie et la Bythinie, où il avait laissé une trace importante dans le lieu appelé par le Périple du Pont-Euxin, Μητρῶον. Ce mot annonce en effet, l'existence d'un temple de Cybèle, ayant donné son nom à la ville. C'est cette même cité qui est appelée sur deux médailles Μητρος, sous-entendu πόλις ou ἱερόν (2).

De là ce culte se dirigea vers l'Ionie et la Lydie; on trouve dans ces contrées deux villes, qui consacrent son souvenir.

Nous avons vu sur la monnaie de Pessinunte la représentation d'Atys à côté de celle de Cybèle; les mythes de ces

(1) *Sur l'étymologie de Pessinunte*, voy. Hérodien, I, 35.

(2) Eckhel, *Numism. anecd.*, p. 181.

deux divinités se confondirent en effet en Phrygie et à une époque sans doute très-reculée. Les interprétations des auteurs anciens pour expliquer le mélange de ces deux cultes et leur rapport, sont innombrables. Espérant étudier un jour l'origine de la religion phrygienne, nous nous limiterons aux seuls détails nécessaires pour la clarté de cette Étude et l'explication des monuments si nombreux de la numismatique et de la glyptique. Nous espérons qu'à l'aide de ces renseignements, l'interprétation des différents attributs avec lesquels Cybèle et Atys sont représentés sera désormais plus facile [1].

Cybèle est la personnification de la Terre, une divinité créatrice et féconde, comme Cérès, comme le Liber latin, elle est la déesse de la production, et nous représente la terre fertilisée par le travail. Atys est le soleil, il est couronné d'une tiare parsemée d'étoiles, il est le dieu qui échauffe, qui vivifie et partant qui féconde : de là, l'amour qu'il inspire à la Terre, amour que les historiens ont longuement raconté et que les poëtes ont chanté.

A peine est-il sorti du sein des ondes, que Cybèle s'éprend à l'éclat de sa jeunesse, et alors tout sourit dans la nature, la Terre revêt son tapis de verdure et de fleurs, c'est le printemps; mais quand l'amant infidèle se dérobe à sa vue pour cacher dans une antre son amour avec la

[1] *Sur les rapports de Cybèle et d'Atys*, voy. Diodore, III, 58. — Lucien, *Dea Syria*, 43. — Pausanias, I, 4, VII, 17 et 20. — Ovide, *Metam*, X, v. 104 ; *Fast.*, IV, v. 223 ; V, v. 227. — Catulle, *Carm.*, LXII. — Servius, *Ad. Æneid.*, IX, 116. — Arnobe, *Adv. gent*, IX. 54. — Julien, *Sur la mère des dieux*, etc., etc.

nymphe Sagaris, un voile de deuil couvre le monde et la tristesse s'empare de son être qui n'est plus réchauffé par les rayons du soleil (1).

Bientôt il reparaît et la joie éclate encore, et tout s'anime; mais un moment viendra ou il disparaîtra pour de longs jours, et alors ce sera l'hiver avec ses frimas, ses tristesses, son impuissance, représentés par la mutilation d'Atys.

Les saisons, leur succession, les changements de la nature, la marche du temps, tout se retrouve donc dans le culte de ces divinités (2).

Pour Varron (3), les fêtes de la mère des dieux, comme ses attributs, sont le symbole des productions de la terre : voici ce texte précieux pour l'interprétation des monuments numismatiques que nous possédons. « On appelle Tellus la grande mère, dit-il, et le tambour qu'on lui donne est la figure du globe terrestre, comme les tours dont elle est couronnée en sont les villes (4) : les siéges qui l'environ-

(1) La castration d'Atys est surtout le symbole de cette végétation que l'hiver voit périr, qui reparaît aux rayons du soleil, et que nous représentent les sacrifices volontaires de ces prêtres, qui célèbrent ensuite par des fêtes le retour du printemps, c'est-à-dire de la fécondation : l'époque où se célébrait cette fête n'en est-elle pas la preuve, c'est le moment où tout renaît dans la nature.

(2) Les Phrygiens, dit Julius Firmicus (*de Err. prof. relig.*, cap. III), regardent la terre comme la mère de toute chose; ils lui ont consacré des fêtes sous l'emblème d'une femme amoureuse d'un beau jeune homme, etc., etc.; Cf. Julien, *orat.* V.

(3) *Apud.* August., *de Civ. Dei*, VII, 24.

(4) Ovide (*Fast.*, IV, v. 218) écrit que la tête de la déesse est couronnée de tours, parce que, la première, elle aurait donné des tours aux villes de Phrygie.

nent expriment son immobilité au milieu du mouvement général; les galles attachés à son service, indiquent que pour obtenir des semences, il faut s'attacher à la terre, parce que tout est renfermé dans son sein. S'ils dansent devant elle, c'est pour prouver que tout repos est interdit au laboureur. Le son des cymbales d'airain que leurs mains font retentir est le symbole du bruit des instruments de labourage... Le lion libre et apprivoisé signifie qu'il n'est point de terre si rebelle et si sauvage, que le travail de l'homme ne puisse dompter (1). »

« Qui doute, dit à son tour Macrobe (2), que Cybèle ne soit la terre? La déesse est portée par des lions, animaux d'une force ardente et impétueuse, ce qui est aussi la nature du ciel : on donne pour attribut au Soleil, sous le nom d'Atys, une flûte et une verge, ce qui témoigne de l'inégalité du souffle des vents et de la puissance du grand astre (3). » Et il ajoute que toutes les cérémonies du culte phrygien se rapportent au soleil, et que d'après ces rites, lorsque la fin de son déclin est arrivée, le deuil cesse, et on célèbre sa renaissance le 8 des kalendes d'avril, par les Hilaria, ou fêtes de la joie que nous retrouverons bientôt à Rome. Du reste la cérémonie en usage chez les Égyptiens, lorsqu'ils pleuraient Osiris, rappelle la même solennité sous un autre

(1) Cf. Ovide, *Fast.*, IV, v. 215.

(2) *Saturn.*, I, 21.

(3) Les lions ne doivent-ils pas aussi être considérés comme un symbole de l'influence de la déesse sur les progrès de la culture? Ces animaux domptés et attelés à son char ne nous montrent-ils pas le travail de l'homme qui fertilise la terre, ravit aux bêtes leur empire, et les dompte par ce moyen?

nom : Osiris c'est le soleil, comme Isis c'est la terre. De même encore dans le culte d'Adonis, la religion de l'Egypte prend, suivant les phases de l'année, les marques de la joie ou du deuil.

Le mythe tout entier de Cybèle et d'Atys se rattache donc directement au culte de la nature, à sa personnification : les traditions, quelques multiples et diverses qu'elles soient, aboutissent à ce même point, conduisent à la même observation. N'est-ce pas vers les forces productrices de la terre qu'ont dû se tourner d'abord les regards des peuples primitifs (1)? On retrouve de pareils faits dans toutes les origines.

Mais si au témoignage des auteurs on ajoute celui des monnaies et des monuments, la conviction sera plus profonde encore : les attributs de Cybèle et d'Atys, leur attitude, les lions qui l'escortent, le tympanum, la branche d'arbre, ce sont là autant d'emblèmes (2).

La couronne murale est l'attribut essentiel de Cybèle; Böttiger ne voit là qu'une modification de la coiffure des Phrygiens, des Persans, des Syriens, c'est-à-dire de la mitre, de la tiare; nous avons vu ce qu'en pensaient les auteurs anciens : d'après les usages orientaux, la couronne

(1) Rattacher à des intentions divines les phénomènes importants de la nature, dit M. A. Giraud-Teulon, dans une savante et curieuse étude sur la *Mère chez certains peuples de l'antiquité*, voilà le sentiment où prit naissance le principe de la vie tellurique. L'homme primitif ne put se représenter le Dieu qu'en le comparant aux éléments du monde coexistant (p. 17).

(2) *Voy.* Varron, *apud.* August., *de Civ. Dei*, VII, 24. — Lucrèce, II, v. 618. — Pausanias, *Attic.*, VII, 17.

murale est un emblème de la puissance. Cette couronne est posée, non sur la tête nue, mais sur un voile qui recouvre la tête de la déesse et retombe sur les côtés, et l'éminent archéologue explique cet usage par cette raison, que la pierre qui fut la première image de Cybèle était soigneusement enveloppée.

Le tympanum qu'elle tient dans ses mains est-il une image de la terre? Adoptant une interprétation plus simple, nous pensons qu'il rappelle plutôt la célébration des mystères dans lesquels cet instrument jouait un si grand rôle. Cybèle est presque toujours en compagnie de lions : tantôt ils sont représentés au nombre de deux, un sur chaque côté du trône de la déesse; tantôt son char est traîné par deux ou quatre lions; tantôt enfin elle est assise sur un lion, comme Europe sur un taureau. Plusieurs médailles de Septime-Sévère et Caracalla, nous représentent Cybèle dans cette dernière attitude, tenant un foudre ou un tympanum.

Le lion est l'ornement caractéristique de l'art phrygien : il fut consacré à la mère des dieux, dit Böttiger, parce que ses prêtres gardaient des lions apprivoisés dans le sanctuaire, et parce que ces animaux figuraient dans les pompes religieuses de ce culte. Mais le lion n'est-il pas plutôt l'attribut naturel et nécessaire de la reine de la nature?

Le pin est encore un des attributs fondamentaux et les plus connus de Cybèle; d'après Böttiger, il remplaçait dans la symbolique phrygienne la grenade qui joue un si grand rôle dans les mythes de Junon et de Proserpine : nous verrons que dans les fêtes de Cybèle l'image d'Atys était suspendue à une branche de pin.

Plus tard, enfin, Cybèle, personnification de la terre,

reçut comme attributs des divers peuples chez lesquels elle était adorée, les productions qui étaient particulières à ces contrées.

Creuzer (1) a justement remarqué que tout ce symbolisme nous reportait à ces naïves images, par lesquelles un monde encore enfant figurait, avec la simplicité de la nature, les agents du grand œuvre de la génération, sans chercher aucun de ces détours qu'une imagination plus raffinée mais plus corrompue emploie, pour faire deviner les mêmes choses en les plaçant dans une sorte de clair-obscur.

Les nombreuses monnaies de l'Asie-Mineure qui nous offrent des représentations de Cybèle et d'Atys, ne remontent pas à ces époques reculées, dont nous venons de parler à grands traits ; mais l'attitude de ces divinités, comme leurs attributs, répondent si bien aux descriptions que les auteurs anciens nous ont laissées de ce culte, qu'on ne saurait hésiter à reconnaître que ce sont bien là les fidèles représentations de la religion primitive (2).

Même sur les monnaies asiatiques de l'époque impériale, la déesse phrygienne est toujours revêtue des mêmes attributs ; c'est ainsi que nous la représentent les monnaies de Cotyœum (3), de Stratonicée (4), de Magnésie, d'Ancyre, de Sypile et de bien d'autres villes (5).

(1) T. II, p. 69.

(2) *Voy.* Pausanias, VII, 20. — Servius, *ad Æneid*, IX. 116. — Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VII, 25. — Arnobe, *Adv. gent.*, V, 42. — Lucrèce, II, 620. — Macrobe, sat. I, 21.

(3) Mionnet, t. IV, p. 225, n° 178. — Suppl., t. VII, p. 545.

(4) Idem., t. III, p. 377, n° 436. — Suppl., t. VI, p. 537, n° 485.

(5) A. de Rauch, *Ann. instit. arch.*, t. XIX, p. 281. — Mionnet, t. IV, p. 225. — Suppl., t. VII, p. 504, n°s 110 et 111.

L'image d'Atys se retrouve aussi sur un grand nombre de médailles de ces pays, il est coiffé du bonnet phrygien et revêtu de la chlamyde[1]. Nous avons parlé ci-dessus des monnaies de Pessinunte.

Nous parlerons plus loin d'une belle médaille sur laquelle on voit Cybèle et Atys. M. Waddington a publié des monnaies d'Antioche de Méandre, qui représentent le dieu tenant des deux mains sur sa tête le masque de Cybèle [2].

On trouve souvent le type de Cybèle et d'Atys sur le revers des médailles impériales romaines, grecques, ou coloniales romaines, de Pessinus (Galatie) et de Cyzique (Mysie); et le type de Cybèle sur les médailles d'Acrasus (Lydie), d'Hiérapolis (Cyrrhestique), de Cotyœum (Phrygie), de Smyrne (Ionie), de Trapexopolis (Carie), de Thyatire (Lydie), etc., etc.

Plusieurs médaillons contorniates représentent les mêmes types, ils ont été publiés par M. J. Sabatier (pl. II). N° 4. Buste d'Agrippine. *Rev.* Cybèle assise à droite entre deux lions, à l'entrée d'un temple à colonnes décoré d'arcades, et tenant le *tympanum*. En dehors du temple, Atys debout, le *pedum* dans sa main droite, et de l'autre s'appuyant contre un pin.

N° 5. Buste voilé de Faustine mère; même revers.

N° 6. Cybèle et Atys dans un quadrige de lions galopant à droite (pl. XII, n° 6).

(1) Mionnet, suppl., t. V, p. 361, n° 108. — Waddington, *Rev. numism.*, 1851, n° 1, p. 235, pl. XII.

(2) Waddington, *Rev. num.*, *loc. cit.*

N° 2. Deux masques scéniques accolés et tournés à droite. *Rev.* Atys debout, coiffé du bonnet phrygien, tenant un bouclier de la main gauche, et le pedum sur l'épaule droite.

N° 3. Entre deux arbres, Atys debout, coiffé du bonnet phrygien, armé du bouclier et tenant le pedum dans sa main droite élevée.

CHAPITRE II.

LE CULTE DE CYBÈLE EN GRÈCE.

Il est tout aussi difficile de préciser l'époque de l'introduction du culte de Cybèle en Grèce, que de fixer sa naissance en Phrygie : Pindare le connaissait (1). Il est cependant probable qu'il ne prit une certaine extension qu'à partir des guerres persiques (2); dès ce moment il grandit rapidement et fut accepté par le plus grand nombre des cités helléniques.

M. Alfred Maury (3) a parfaitement expliqué par quels moyens les Grecs purent concilier les défenses de leur constitution, qui interdisait l'introduction de tout culte étranger, avec l'immixtion des religions venues des pays voisins et surtout de l'Asie-Mineure. La parenté et partant les analogies de toutes les religions indo-européennes se prêtèrent au procédé employé, qui consistait à revêtir les divinités nationales des attributs des divinités étrangères.

(1) Strabon, X, p. 469.
(2) Idem, XII.
(3) *Relig. de la Grèce*, t. III, p. 73.

On représentait le dieu qui recevait ainsi indirectement le droit de cité, comme une forme nouvelle, comme une dérivation du dieu national. « C'est de la sorte, écrit l'éminent historien, que fut introduit dans Athènes le culte des divinités phrygiennes (¹). »

En passant de Phrygie en Grèce et à Rome, le culte de Cybèle, adopté dans son essence, reçut de nombreuses modifications dans le détail ; le temps seul altère le caractère primitif du culte chez le peuple lui-même où il a vu le jour ; combien donc est-il plus explicable, qu'adopté par des nations aux mœurs différentes, au génie divers, aux tendances les plus opposées, il ait été ainsi transformé.

Le mythe d'Atys que nous avons vu associé en Phrygie à celui de Cybèle, et qui en était le complément, est en Grèce tout aussi étroitement lié avec lui ; l'antiquité ne les sépara jamais, les textes des auteurs comme les monuments en font foi. Les fêtes que l'on célébrait en l'honneur de ces divinités étaient annuelles, et Plutarque (²) applique leur institution à cette idée, que pendant l'hiver la divinité sommeille pour se réveiller au printemps : personnification des forces de la nature, elle devait en représenter les lois.

Atys, que la tradition nous donne comme un berger et

(¹) L'antique historien Xanthus, le premier qui ait parlé de Cybèle, explique l'origine de ce culte ; Diodore le suit sans doute, et ne voit dans cette tradition religieuse qu'une phase de l'histoire primitive de la Phrygie.

Cybèle reçut bientôt en Grèce le nom de μεγαλη μητηρ (Diodore, V, 49). Sous Périclès, le Μητρῶον ou temple de la Mère fut bâti par Phidias ; il existait encore au temps de Pausanias (I, 3, 5).

(²) *De Isid. et Osir.*, 69.

ensuite comme un prêtre de Cybèle, est pour cette dernière raison revêtu des attributs des galles; c'est ainsi que nous le voyons souvent sur les monuments. Passeri a reproduit (1) une lampe antique sur laquelle on remarque le dieu sacrifiant à Cybèle qui est assise sur son trône (2).

L'identification de Rhea avec Cybèle remonte aux premières époques de l'histoire religieuse de la Grèce (3) et s'explique aisément, comme en Phrygie, par l'affinité de ces deux divinités, qu'on doit aussi rapprocher de Déméter, mais sans les confondre avec elle. Cette antique assimilation sera si bien acceptée par Rome, que Lucrèce et Catulle n'établiront plus de distinction entre ces mythes.

Mais, comme l'a justement fait observer M. Alfred Maury (4), s'il y a des analogies frappantes entre le symbo-

(1) *Luc fict.*, I, tab. 19.

(2) Comme nous ne reviendrons pas sur l'identification de Cybèle et d'Atys, en faisant l'histoire de ces divinités dans Rome, nous citerons ici quelques inscriptions postérieures à notre ère :

Matri deum et Attini (Orelli, 1898).

Mater deum magna Idea summa parens et Attys Minoturannus (Orelli, 1900, Cf. Id., 2353. — Gruter, 28, 6).

En 376 de notre ère, nous lisons :

DIS · MAGNIS
MATRI · DEVM · ET · ATTIDI, etc.

Orelli, 2352. — Gruter, 28, 2.

ATTINI · SACRVM
ET · MINERVAE · BERECINT.

P., ch. 228. — Murat, 1980, 7. — Orelli, 2328. — Cybèle est ici nommée Minerve du Bérécynthe.

(3) *Orph. H.*, XXVIII.

(4) T. III, p. 79.

lisme de ces deux divinités, il n'en faut pas moins distinguer la donnée phrygienne des additions postérieures; on verra alors que le culte de Rhea présente des formes d'un caractère tout hellénique, que l'on ne retrouve pas dans la conception purement asiatique de Cybèle.

Les honneurs qu'on rendait en Grèce à la déesse phrygienne, avaientu ne grande analogie avec des fêtes consacrées à d'autres divinités : par exemple avec les κοτύττια, dédiées à Cotys ou Cotytto. Si dans bien des cas nous en sommes réduits aux conjectures, nous avons ici des faits qui sont pour nous une explication certaine : Cotys n'est que Cybèle elle-même adorée sous un autre nom par les Édoniens (1). D'abord le nom même de cette divinité, doit être rapproché du nom de Cotyœum, ville de Phrygie ou Cybèle était particulièrement honorée, et pour laquelle nous possédons des monnaies avec la représentation de la déesse (2); de plus, le passage de Strabon nous fournit un renseignement sérieux, et, enfin, sur un admirable vase peint, découvert à Bervo en 1834, et aujourd'hui au musée de Naples, nous voyons une représentation de Cotys avec tous les attributs de Cybèle. Si l'objet que la déesse tient de la main gauche n'est pas considéré par tous les archéologues comme un tympanum, bien qu'il nous semble être plutôt cet instrument qu'une patère, cette interprétation n'affaiblit en rien notre affirmation, car Cybèle est elle-

(1) Strabon, X, 16. — Il est une analogie qui mérite d'être signalée. M. J. Sabatier, dans son bel ouvrage sur la *Chronologie du royaume du Bosphore* (p. 44), nous apprend que cinq rois de ce pays portèrent le nom de Cotys, qui signifie en persan *pareil à une montagne*.

(2) Mionnet, t. IV, p. 325, n° 178. — Suppl. t. VII, p. 545.

même représentée sur des monnaies avec cet attribut, et que du reste cet insigne pourrait n'être qu'une modification extérieure subie par le culte phrygien dans son adoption par d'autres peuples.

Bendis, l'Artémis des Grecs, est une divinité thrace qui se confond avec Cybèle; Strabon (1) fait cette remarque, et Hesychius (2) affirme leur conformité. Il existe une grande analogie entre les cérémonies du culte de Cybèle et celles du culte de Bacchus Sabazius; la déesse phrygienne serait d'après Strabon la mère du dieu (3), et on admet généralement que les dionysies sont une dérivation des fêtes de Cybèle : ne se rappelle-t-on pas la naissance de Sabazius et les aventures de Perséphoné?

Nous ne parlerons pas des affinités qui existent entre les cultes d'Atys et d'Adonis (4).

Sous Alexandre, enfin, le culte de Cybèle prit une grande extension aux dépens de celui de Mandra, divinité adorée surtout dans le pays ou se trouvent les sources du Méandre (5).

Ces ressemblances, comme l'a remarqué M. Guignaut,

(1) X, 16.

(2) Voc. Κυβέλη.

(3) X, p. 470. — Des monuments de l'art antique attestent la liaison intime qui existait entre ces deux cultes. — Millin, *Gal. M.*, pl. LIV, n° 224. — Petit-Radel, *Mus. Napol.*, I, 75.

(4) Lucien, *De dea Syria*, 49.

(5) Tarnit, une des grandes déesses de Carthage, était honorée par des rites analogues à ceux de Cybèle. Saint Augustin (*de Civ. Dei*, II, 3), qui la désigne sous le nom de Vierge céleste, fait lui-même le rapprochement entre ces deux cultes. — Sur des médailles d'or et d'argent de Septime-Sévère et de Caracalla, on reconnaît l'identification de Cybèle

sont un indice de plus en faveur de l'origine commune des diverses religions de l'Asie, dans lesquelles toutes les grandes déesses s'offrent comme des formes diverses d'une divinité primitive, qui fut à la fois la terre, la lune, l'eau, l'humidité, la force plastique de la nature assimilée au sexe féminin, de même que tous les grands dieux ne sont que des formes d'un même dieu, dans lequel se personnifiaient la chaleur, le sec, le soleil, les forces productrices de la terre envisagée comme étant du sexe masculin. « Ce syncrétisme était nécessaire, dit l'illustre historien des religions (1), car il fallait bien que la raison, parvenue à sa majorité, revendiquât ses droits; il était honorable chez des hommes qui cherchaient dans l'unité de l'essence divine le repos de l'esprit. »

Les représentations grecques de Cybèle se rapportant à cette période sont très-rares; nous citerons cependant la statue de la déesse que Phidias sculpta pour le Metroon d'Athènes (2), et le tableau de Nikomachus qui la représentait assise sur un lion (3).

avec la déesse de Carthage; elle est assise sur un lion, tenant tantôt un foudre et tantôt un tympanum, avec la légende INDVLGENTIA · AVGG · IN · CARTH.

(1) T. II, p. 73.

(2) Pausanias, I, 3, 5.

(3) Pline, *H. N.*, XXXV, 10.

CHAPITRE III.

LE CULTE DE CYBÈLE A ROME.

L'origine asiatique des principaux cultes de Rome n'est pas plus contestable aujourd'hui que l'arrivée des Pélasges en Italie : les études de mythologie comparée ont établi ce que Virgile et les auteurs anciens avançaient sur la foi de la tradition.

La Phrygie fut une des grandes étapes de l'immigration des Aryas-Européens, elle fut comme un des berceaux de la religion antique, et, en allant chercher à Pessinunte la mère des dieux, les Romains ne firent qu'ajouter à leur théogonie une divinité qui avait été adorée par leurs ancêtres. Il est même extraordinaire que ce culte, le plus célèbre de la Phrygie, n'ait pas été introduit plutôt en Italie.

La muse Erato est cette fois bien informée, lorsqu'elle apprend à Ovide (1) l'origine de Cybèle, en lui disant : « La mère des dieux a toujours chéri le Dindyme, le Cybèle et l'Ida qu'embellissent des sources d'eau vive, et Dion, la riche cité. Lorsque Énée transportait Troie dans les champs d'Italie, peu s'en fallut que la déesse ne suivît les vaisseaux auxquels il avait confié ses dieux. Mais elle comprit que, dans l'ordre de la destinée, elle ne devait pas être encore invoquée dans le Latium, et elle resta aux lieux accoutumés. »

L'introduction dans la cité antique du culte de Cybèle

(1) *Fast.*, IV, v. 250.

est une grande date pour l'histoire de la religion romaine; elle inaugure cette ère de transformation que va subir pendant de longs siècles l'ancien culte de Rome, sous l'influence des croyances asiatiques, grecques et égyptiennes. C'est la première fois que Rome ouvre ses murs à un dieu étranger, qu'elle lui élève des temples, qu'elle l'honore par des jeux : l'Orient va ce jour envahir le Panthéon romain, le dénaturer; et bientôt, il sera difficile de retrouver les traces pures et primitives du vieux culte national sabino-étrusque sous ce chaos des religions de l'Orient. Les Romains eux-mêmes se perdront au milieu de ces croyances composées d'éléments hétérogènes, dont on ne peut que difficilement démêler l'élément primitif.

§ II.

Voici l'histoire du culte et des fêtes de la divinité phrygienne dans Rome (1).

Annibal désolait l'Italie et menaçait Rome par ses victoires; les généraux les plus courageux avaient succombé sous ses coups, les soldats manquaient. Dans ce péril extrême, la république songea aux dieux, comme il était d'usage, et (548) envoya consulter les livres Sybillins, afin de connaître le moyen qu'on pourrait employer pour chasser Annibal de l'Italie : il en fut un souverain.

Le prêtre ouvrit les livres sacrés et lut : « La Mère est

(1) Le récit de Tite-Live et celui d'Ovide se suivent exactement dans les points principaux; ils varient peu sur les détails, et on peut penser qu'Ovide ne s'est écarté du récit de l'histoire, que pour satisfaire aux exigences poétiques. Nous signalerons les faits sur lesquels les auteurs sont en désaccord.

absente, Romains, il faut chercher la Mère, je l'ordonne : qu'à son arrivée une chaste main la reçoive (¹). » L'oracle avait parlé, mais les Romains n'étaient pas plus avancés : qu'était-ce que la Mère? Nul ne put le leur apprendre. Comme la foi grandit en raison des dangers qui nous menacent, et que ceux des Romains étaient alors des plus sérieux, malgré l'obscurité de la réponse, ils crurent à l'efficacité du remède, et envoyèrent à Delphes des hommes considérables, pour consulter l'oracle d'Apollon.

La prêtresse daigna monter sur le trépied, et cette fois la réponse fut claire; elle dit « que ce serait par l'entremise du roi Attale, qu'ils obtiendraient l'objet de leurs désirs; et que lorsqu'ils auraient conduit à Rome la déesse, ils devraient lui faire rendre par l'homme le plus vertueux de la ville les honneurs de l'hospitalité. »

Quelle joie pour les Romains! Tout péril allait donc être conjuré : on venait de leur apprendre qu'il s'agissait de Cybèle, la déesse phrygienne. Aussitôt on se met en mesure d'aller chercher cette divinité protectrice, et on part pour Pergame ou résidait le roi Attale.

Attale répond d'abord par un refus; mais, admirez le prodige, la terre tremble, et la pierre noire, qui n'était autre que Cybèle, dit de sa plus grosse voix : « C'est moi qui ai provoqué la demande des Romains, point de délai, je veux partir; Rome est digne de réunir tous les dieux dans son sein. » Le roi, saisi de frayeur, n'osa plus la retenir,

(¹) Tite-Live (XXIX, 10) donne à la réponse de la sybille un sens plus précis. « Lorsqu'un ennemi étranger, disait-elle, aura porté la guerre en Italie, on ne pourra le chasser et le vaincre qu'en amenant de Pessinunte à Rome la Mère Idéenne. »

et la céda sur-le-champ aux ambassadeurs. « Pars, lui dit-il, et pourtant tu resteras notre déesse. »

Aussitôt les pins tombent sous les coups multipliés de la hache, « les pins, dit Ovide [1], contemporains de ceux que le pieux Énée employa dans sa fuite. » Mille mains concourent au travail et bientôt un vaisseau renferme dans ses flancs la mère des dieux.

En possession de leur trésor, les ambassadeurs partent de Pessinunte, font force de voiles vers Rome qui attendait dans l'anxiété, et Cybèle secondée par un vent favorable vogue rapidement sur les ondes soumises à son fils.

On avait fait partir à l'avance M. Valérius Falton, pour annoncer l'arrivée de la déesse et chercher le citoyen le plus vertueux qui devait la recevoir. Que faire dans une pareille nécessité? Le sénat restait en suspens. La décision, en effet, était grave, puisqu'il fallait dire quel était l'homme le plus vertueux de la cité, chacun attachant un grand prix à ce titre. Mais un courrier annonce que la déesse est déjà à Terracine; le temps presse, il faut choisir. On désigna un jeune homme, Publius Scipion, qui devait plus tard acquérir tant de célébrité [2]. Il fut chargé d'aller à Ostie,

[1] *Fastes*, IV, v. 275. — Tite-Live (XXIX, 11), dit au contraire, qu'Attale fit un accueil honorable aux ambassadeurs; les mena à Pessinunte, leur remit une pierre noire que les habitants assuraient être la Mère des dieux, et les invita à la transporter à Rome. — Cf. Cicéron, *Arusp.*, 13. — Plutarque, *Mar.*, 17. — Hérodien, I, 11. — Arnobe, *Adv. gent.*, VI, 2. — Ovide, *loc. cit.*

[2] Tite-Live (XXIX, 14) ignore les motifs qui déterminèrent ce choix, et ne connaît pas les mérites précoces qui valurent cet honneur à Scipion. — Cicéron, *Arusp.*, 13.

avec les dames romaines et les vestales, au devant de Cybèle, de la recevoir, et de la remettre aux matrones qui devaient la porter dans Rome. Le vaisseau apparaît enfin à l'embouchure du Tibre : le sénat, les chevaliers, le peuple, viennent en foule acclamer la déesse. Mais les hommes fatiguent vainement leurs bras à tirer la corde tendue, le vaisseau ne remonte le courant qu'avec peine; bientôt il s'arrête dans un banc de sable : chacun met les mains à l'œuvre et s'épuise en vains efforts. Frappé de ce qu'il considère comme un prodige, le peuple s'arrête effrayé.

A ce moment paraît la vestale Claudia dont la noblesse ne le cédait qu'à la beauté (1) : elle était chaste, nous devons le croire, mais elle passait pour ne pas l'être; victime d'un bruit calomnieux, on l'accusait de je ne sais quelle faute. Les femmes la jalousaient pour ses magnifiques cheveux et sa coquetterie entraînante, les vieillards pour ses propos légers. Mais, comme le dit Ovide, une conscience pure se rit des mensonges.

Claudia sort de la foule, s'avance vers le fleuve, et prenant dans ses mains l'eau du Tibre, s'arrose par trois fois la tête : les spectateurs la croient folle. Elle tombe à genoux et, ses beaux cheveux épars, prononce ces paroles. « Bonne et féconde mère de tous les dieux, je t'en supplie, exauce ma prière sous une condition. On accuse ma chasteté; si tu me condamnes, je m'avouerai coupable, et je

(1) Tite-Live (XXIX, 14) mentionne le fait sans le raconter tout au long. Il parle de Claudia comme d'une dame romaine, dont la réputation jusqu'alors équivoque, fut réhabilitée par le miracle dont nous allons parler.

subirai la mort que j'aurais méritée, au jugement d'une déesse. Mais, si le crime est imaginaire, tu donneras ici un gage de mon innocence, et chaste tu t'abandonneras à de chastes mains. » Elle dit, et Cybèle suit la corde que Claudia tire sans efforts [1].

Tertullien croit fermement à ce prodige, mais comme le fait du diable. Sidoine Apollinaire et Claudien, en vrais poëtes, ajoutent encore au phénomène : ce serait tiré par un cheveu de la prêtresse que le vaisseau entra dans Rome. Il en est d'autres qui pensent que la vestale attendit le moment favorable ou le vent commença à souffler.

Mais il était nuit, et on ne put arriver qu'au coude du fleuve : on attacha la corde qui fixait le navire à un tronc de chêne, et les Romains purent demander au sommeil un repos réparateur pour tant de fatigues.

Le lendemain au lever de l'aurore, Rome entière accourut vers le rivage. Sur un autel improvisé brûle l'encens; devant la poupe couronnée du navire, on immole une genisse sans tache : un prêtre à la robe de pourpre s'empare alors de la déesse, et la lave dans les eaux de l'Almon avec les autres objets consacrés à son culte : pendant ce temps, ses compagnons poussent des hurlements, la flûte rend des sons perçants, les tambours résonnent sous leurs mains.

On s'avance vers Rome, Claudia marche la première

(1) Ovide, *Fast.*, IV, 250. — L'excellent abbé de Marolles écrit, à cette occasion : « Je me rapporte à ce qu'il en faut croire, mais je sais bien qu'il n'y a point de religion ni de superstition qui ne compte ses miracles, dont tous les livres sont pleins. » Sa réflexion nous paraît assez peu orthodoxe.

rayonnante de gloire, Claudia dont enfin la chasteté n'est plus méconnue, sur la foi de la déesse. Cybèle est portée sur un char traîné par des génisses couvertes de fleurs; elle entre dans l'enceinte par la porte Capène. Là, Scipion la reçut, et bientôt il commença à édifier son temple (1).

Un bas-relief, aujourd'hui au musée du Capitole (2), et provenant de la face principale d'un autel consacré à Cybèle, nous offre la représentation d'un épisode de cet événement : on voit la vestale Claudia conduisant avec sa ceinture dans le port du Tibre, le vaisseau qui portait la statue de la déesse.

De ce jour, avons nous dit, la vertu de Claudia ne fut plus mise en doute ouvertement du moins (3). Bientôt les bateliers invoquèrent Cybèle, lorsqu'ils entraient dans le fleuve, comme une divinité qui conjurait tout danger.

Tous ces prodiges eurent une si grande importance aux

(1) Ovide, *Fast.*, IV, v. 330. — Les auteurs anciens ne s'accordent pas sur l'entrée de la déesse dans Rome. Tite-Live (XXIX, 14) suppose que Cybèle fut portée sur les bras des dames romaines; les citoyens, rangés devant leur porte l'encensoir à la main, priaient la déesse à son passage de venir avec bienveillance et de son plein gré : puis on l'aurait déposée dans le temple de la Victoire au sommet du Palatin. Arnobe (*loc. cit.*) et Silius Italicus (XVII, v. 16) confirment ce fait. « Femineæ tum deinde manus subiere » dit ce dernier auteur. Cicéron (*de Arusp.*, 13) désigne seulement Claudia comme ayant eu l'honneur de la porter.

Il se pourrait que la déesse eût été amenée sur un char jusqu'à la porte Capène, et que là les dames romaines se chargèrent successivement du précieux fardeau.

(2) Foggini, *Mus. Capitol.*, t. IV, p. 57 — Zoega, *Bass. Ril.*, t. II, p. 89, etc.

(3) Pline, *H. N.*, VII, 35. — Ovide, *Fast.*, IV, v. 315.

yeux des Romains, qu'ils contribuèrent à rendre célèbre la *gens Claudia :* sur une monnaie frappée par un triumvir monétaire de cette famille, nous voyons l'image de Claudia et, au-dessous, le nom de *vestalis*. Ainsi, au lieu de rappeler tant de faits remarquables dont les annales de cette famille abondaient, Claudius considéra comme plus glorieux de reproduire l'événement dont nous venons de parler. On sait que les *triumviri monetales*, ne pouvant mettre leur effigie sur les monnaies qu'ils faisaient frapper, car ce droit était considéré comme un attribut de la souveraineté, usaient d'un moyen détourné qui les conduisait au même résultat. Pour perpétuer le souvenir de leur charge, ils faisaient graver sur leurs monnales, des représentations de faits relatifs à leur histoire, et d'événements par lesquels leurs ancêtres s'étaient illustrés. Ici donc, comme presque partout, la numismatique vient éclaircir et compléter les textes des auteurs (1).

§ III.

Sitôt après l'arrivée de Cybèle on établit en son honneur un lectisterne et des jeux publics, qu'on appela Mégalésiens de son nom de grande-mère μέγαλη μητηρ (2).

(1) Eckhel, t. V, p. 172. — *Voy.* Orelli, 1905, 1906 et 2403. — Muratori, 98, 3.

(2) Nous citerons quelques-uns des noms de Cybèle. — *Magna mater deum.* — *Mater Dea* ou simplement *Mater* (Lucrèce, II, v. 598. — Ovide, *Fast*, II, 55 et 182, IV, *passim*. — Servius, *ad Æneid.*, XII, 118). — *Dea Phrygia* (Strabon, X, p. 469). — *Phrygia mater* (Virgile, *En.*, VII, 39). — *Dea Idæa* et *Dea Dyndimena* (Strabon, *loc. cit.*). — *Alma parens Idæa deum* (Virgile, *En.*, X, v. 252). — *Mater Idæa* (Tite-Live, XXIX

Métellus termina son temple avec le produit d'une souscription qui fut immédiatement couverte, et de ce jour l'usage se perpétua de faire l'aumône à la mère des dieux (1). On voyait dans le sanctuaire le simulacre de la déesse, qui était, comme nous l'avons dit, une pierre noire; elle formait le visage de Cybèle dont la statue était d'argent. On plaça aussi dans ce temple une représentation de la vestale Claudia (2).

L'inauguration de l'édifice eut lieu treize ans après (3) : Junius Brutus en fit la dédicace, et on célébra à cette occasion dans une grande pompe les jeux Mégalésiens, pendant lesquels on donna pour la première fois, d'après Valérius d'Antium, des représentations dramatiques (563 de Rome) (4). C'est dans ces fêtes que se jouèrent la plupart

10). — *Mater Dyndimena* (Herodote, I, 80. — Pausanias, VII, 17. — Appollon, *Rhod.*, I, 1125). — *Berecynthia mater* (Virgile, *En.*, VII, 784). — *Dea Pessinuntia* (Apulelus, *Metam.*, II). — *Mygdonia* (Valérius, *Flaccus*, II, 46).

(1) Ovide, *Fast*, IV, 330 à 352. — Tite-Live, XXIX, 14. — Denys d'Halycarnasse, II, 9, ἱστοι μητραγυρτοῦντες.

(2) Valère-Maxime, I, 8.

(3) Tite-Live, XXXVI, 36. — Arnobe, *Adv. gent.*, VII, 46.

Le temple de Cybèle fut détruit plus tard par un tremblement de terre; une inscription nous apprend que *Imperator Cæsar Vespasianus . . . . . templum matris deum terræ motu conlapsum restituit*, 829 de R., 76 p. ch. — Mommsen, *I. N.*, 2384. — Henzen, 6122.

(4) D'après Tite-Live (XXIX, 14), il semble qu'il faudrait faire remonter l'institution des Mégalésies à l'époque de l'arrivée de Cybèle à Rome (550 de R.). La contradiction n'est qu'apparente : on fêta l'arrivée de la déesse la veille des ides d'avril (12 avril), par les jeux du cirque, etc., et lors de la dédicace du temple, c'est-à-dire treize ans après, on ajouta à ces fêtes des jeux scéniques. Valérius d'Antium ne veut parler que de l'innovation.

des pièces de Térence (1). Ce temple fut plus tard incendié, Auguste le reconstruisit avec magnificence (2).

Pour rappeler l'arrivée de la déesse à Rome et son changement de résidence, on faisait à cette époque un échange d'invitations et de festins, *mutitationes* : les Romains cherchaient un heureux présage, en passant ainsi d'une demeure dans l'autre ; à cette occasion les patriciens formèrent une espèce de société, *sodalitas* (3).

Ces jeux étaient célébrés les premiers de l'année ; les dieux, dit Ovide (4), sont les fils de Cybèle, et ils cèdent le pas à leur mère, qui doit recevoir les premiers honneurs.

Depuis le jour ou la grande déesse fut ramenée de Phrygie, il n'y eut pas à Rome de culte plus en faveur, de jeux plus scrupuleusement célébrés : l'enthousiasme pour Cybèle était en raison directe de la peur qu'Annibal avait fait aux Romains. Aussi Cicéron (5) se laisse-t-il emporter par la fougue de son éloquence, quand il songe que ce sont les jeux de cette déesse qui ont été négligés,

(1) *Voy.* une étude sur *la Censure du théâtre chez les Romains*, que nous avons publiée dans la *Revue historique de droit français*, mars 1868.

(2) Ovide, *Fast.*, IV, 348.

(3) Une loi somptuaire avait prévu les excès de table auxquels ces réjouissances pouvaient donner lieu ; il était défendu de dépenser pour ces fêtes plus de 120 as en un seul repas : ne plaignons pas trop les convives, puisque les légumes, le vin et la patisserie n'étaient pas compris dans ce chiffre, et que l'as pesait encore près de 10 onces. — *Voy.* Gellius, II, 24. — Ovide, *Fast.*, IV, v. 353.

(4) *Fast*, IV, v. 380.

(5) *Arusp.*, 11.

profanés. Il fallait observer rigoureusement les rites ; si l'édile prononçait un mot ou prenait une coupe pour l'autre, les fêtes étaient déclarées irrégulières ; on expiait ces méprises, et pour apaiser Cybèle on procédait à une nouvelle célébration des jeux (1). Il paraît, du reste, que lorsqu'on avait commis quelque erreur, cette déesse souveraine parcourait les campagnes et les forêts avec un bruit tantôt sourd et tantôt éclatant, menaçant le peuple de sa colère (2).

§ III.

L'importance et la popularité du culte de Cybèle nous paraissent établies d'une manière trop certaine, pour que nous essayions d'expliquer l'autorité dont jouirent les ministres de cette religion.

Les prêtres de la déesse sont désignés sous le nom générique de *galles ;* mais ce ne fut pas là leur seule dénomination, les auteurs les appellent encore cybèbes (3), curètes (4), corybantes (5), dactyles (6) etc. : la plupart de ces noms ont leur origine dans l'identification du culte de Cybèle avec celui de Rhea.

(1) Cicéron, *Arusp.*, cap. 12.

(2) Ovide, *loc. cit.* — Cicéron, *Arusp.*, 11.

(3) Festus, V° *Cybele mater.*

(4) Strabon, X, p. 467.

(5) Strabon, X, p. 473. — Lucien, *de Salt.*, 17. — Boecke, 2755.

(6) Strabon (*loc. cit.*) nous représente les curètes, comme étant d'origine phrygienne ; cependant il reconnaît ensuite que ce fait était contesté et que certains auteurs pensaient, au contraire, que les corybantes étaient phrygiens et les curètes crétois. Les témoignages de Démétrius et d'Ovide nous attestent que c'est en Phrygie qu'il faut

L'étymologie du mot *galli* a été discutée, mais on s'accorde pour reconnaître qu'il a été emprunté à la langue phrygienne : nous pensons avec M. A. Maury [1] que galli signifiait en phrygien *inspiré* ou *prophète*. Ce nom est bien celui des véritables prêtres de Cybèle et non pas de fanatiques sans caractère sacré, qui se consacraient à la déesse par la mutilation ; l'opinion de Van Dale sur ce sujet a été complétement réfutée. En sous-ordre, nous trouvons toute une catégorie d'hommes vêtus de haillons, à l'aspect repoussant, aux mœurs douteuses, parcourant les villes et les campagnes en mendiant. Les Grecs les nomment Μητραγύρται [2], ces prêtres quêteurs ; on les tenait dans le plus profond mépris. Il ne faut pas confondre ces fanatiques de circonstance, qui exploitaient la crédulité publique, avec les vrais galles qui formaient un ordre plus élevé et plus respectable [3].

Nous avons dit que, dans des accès de fureur, ces prêtres se mutilaient, imitant les folies d'Atys après la mort de la

chercher l'origine des curètes. Si nous y joignons l'autorité de l'auteur de la *Phoronide* et de *Nonnus* (Dionys., XIII, v. 155, et XXIX, v. 210), nous n'aurons plus de doute sur l'origine de ces prêtres.

Sur l'institution des curètes, des corybantes et des dactyles, voir le beau travail de M. Rossignol, *Origines de la métallurgie*.

Il existe, à propos de ces noms, des analogies qui ne sont pas sans valeur, et qui indiquent que pour suivre la trace de cette tradition, il faudrait remonter jusqu'au Zend : dans cette langue, en effet, nous retrouvons plusieurs mots dont l'étymologie n'est pas douteuse. Bérécynthe se dit Berezat, Corybantes, Gerevantô, etc.

(1) T. III, p. 84.

(2) Sophocle, *Œdip. tyr.*, 387.

(3) Cicéron, *de Leg.*, II, 16.

nymphe Sagaris. Mais nous pensons avec Creuzer que les prêtres de Cybèle ne furent point partout également soumis à la castration ; à Rome du moins le grand-prêtre ou *archigallus* paraît avoir été seul ennuque, et sans doute il en était de même en Phrygie : quant à ce nombreux cortége de fanatiques dont les auteurs anciens nous ont fait un si déplorable tableau, s'ils se privaient, dans leur délire, des organes de la virilité, c'était de leur plein gré (1). Dans les cérémonies où avait lieu la mutilation qui rendait ces prêtres eunuques, dit Creuzer (2), on portait en procession l'organe viril lui-même et non plus comme ailleurs le phallus symbolique. Cette castration avait trait à la force productrice de la nature, qui semble périr en hiver.

Apulée (3) nous a conservé de curieux détails sur ces prêtres. Après avoir mis des vêtements de diverses couleurs dit-il, s'être travestis d'une manière hideuse, avoir barbouillé leur visage d'une couche de glaise et s'être peint le tour des yeux, ils sortent, la tête coiffée de petites mitres et couverts de surtouts jaunes les uns en soie et les autres en lin : quelques-uns portaient des tuniques blanches bariolées de petites bandes rouges et serrées avec des ceintures ; tous avaient aux pieds des chaussures jaunâtres. Retroussant leurs manches jusqu'à l'épaule, ils lèvent en l'air de grands couteaux et des haches, et bondissent comme des furieux :

(1) Sur cet usage de la castration, *voy.* Arnobe, *Adv. gent.*, V. — Pline, *H. N.*, XXV, 12; XXXI, 2. — Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VII, 24. — Lactance, *de Fals. relig.*, I, 21. — Martial, III, 92. — Juvenal, VI. — Catulle, XLII, 5.

(2) T. II, p. 59.

(3) Apulée, *Metam.*, VIII.

car les accents de la flûte excitaient encore leur frénésie et leurs trépignements. Ils s'arrêtent devant la maison d'un opulent propriétaire, et dès l'entrée ils se mettent à faire un vacarme affreux en hurlant ; ils s'abandonnent à des évolutions de fanatiques, renversant la tête, tournant le cou dans tous les sens et faisant voler en rond leurs cheveux qui se perdent. Par intervalle, ils se mordent les chairs ; à la fin même, avec un couteau à deux tranchants qu'ils portaient, ils se font tous des entailles aux bras.

Cependant l'un d'eux se livre à des transports plus désordonnés : il tire à chaque instant de sa poitrine de profonds gémissements, en inspiré qui ne peut retenir le souffle divin dont il est rempli, et il fait semblant de succomber au plus violent délire : comme si la présence des dieux avait coutume non pas de rendre les mortels meilleurs, mais de leur apporter la faiblesse ou les maladies... Il commence ses mensongères et bruyantes divagations, saisit un fouet de laine tordue, terminé par des osselets, et s'en frappe à coups redoublés. Sous le tranchant du couteau et sous les meurtrissures des fouets, le sol ruisselait de sang (1).

(1) « Les galles, dit Sénèque (épît. 108), se mettent en fureur au son de la flûte et se livrent à toute sorte de divagations. »

« On voit partout, écrit saint Augustin (*de Civ. Dei*, VII, 26), ces hommes voués au service de la Grande Mère, ces efféminés dont la consécration même est un outrage à la pudeur des deux sexes, on les voit courir sur les places publiques et dans les rues, les cheveux parfumés, le visage fardé, les membres amollis, la démarche lascive, demander aux passants de quoi soutenir leur infâme existence. »

Ovide (*Fast.*, IV, v. 240) et Servius (*ad. Georg.*, II, v. 394) nous

On comprend la conclusion de ces scènes hideuses et de cet enthousiasme religieux : une quête dont le résultat était proportionné à la stupidité humaine.

Le culte de Cybèle conserva à Rome son caractère oriental ; si l'on n'y retrouve pas à un même degré le fanatisme dont on l'entourait en Phrygie, les détails que nous connaissons suffisent pour nous montrer l'erreur de Denys d'Halycarnasse, qui soutient qu'en adoptant les religions étrangères, les Romains en rejetaient les cérémonies et les usages. Du reste, dès le premier siècle de notre ère, ces cérémonies revêtirent complétement leur caractère primitif ; les religions étrangères ayant envahi Rome, les prohibitions qui renfermaient dans de justes limites le culte de la Magna Mater, n'avaient plus leur raison d'être, et Rome put contempler sous Claude la véritable fête de Cybèle et d'Atys, telle sans doute qu'on la célébrait en Phrygie.

Lorsque le jour de la célébration était arrivé, les prêtres de la déesse annonçaient la fête par le son de la flûte et du cornet recourbé. « Alors, dit Ovide [1], iront en frappant

disent qu'ils parcouraient les rues de Rome, nus, déchirant leurs membres et chantant des hymnes grecs.

Juvénal (VI, v. 545) nous apprend enfin qu'ils allaient dans les maisons pour tirer des horoscopes. « Vois-tu cet eunuque à la taille gigantesque que révèrent ses obscènes acolytes, il va exploiter la crédulité des femmes. — Redoutez, s'écrie-t-il, les approches de septembre et le vent du midi, si vous n'expiez vos fautes par une offrande de cent œufs, si vous ne donnez vos robes couleur feuille morte, afin de détourner sur elles les malignes influences qui vous menacent dans le cours de l'année. — Elles croient, n'en doutez pas, avoir entendu la voix de la déesse Cybèle. Voilà les êtres privilégiés avec qui les dieux s'entretiennent pendant la nuit. »

[1] *Fast.*, IV, v. 184.

leurs tambours ces hommes sans virilité, la cymbale rendra des tintements aigus au choc de la tymbale. La déesse elle-même, portée sur les épaules de ces prêtres efféminés, annoncée par leurs cris, parcourra les rues de la ville. Les instruments couvrent la scène, les jeux nous appellent; regardez, ô Romains! Trève aux procès (1). »

§ IV.

C'est par l'association des cultes de Cybèle et d'Atys, que l'on peut expliquer le sens des fêtes que l'on célébrait, au commencement du printemps, en l'honneur de ces divinités (2); ces fêtes étaient annuelles (3), elles duraient six jours.

Un jour de deuil (21 mars) inaugurait ces solennités : Atys a disparu et on pleure sa mort. Nous avons dit que le dieu, épris d'une nymphe, s'était dérobé à l'amour de Cybèle; dans sa colère, la déesse lui inspire des actes de folie; de là sa mutilation et ses tentatives de suicide que Cybèle prévient en le métamorphosant en pin (4). C'est l'hiver qui

(1) Les prêtres danseurs, consacrés au culte de Cybèle, formaient une sorte de corporation : nous lisons dans une inscription :

SODALES · BALLATORES
CYBELAE · BENEME
RENTI · FECERVNT. (Orelli, 2337.)

(2) Hérodien, *Com.*, I. — Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VII, 25. — Lucrèce, II, 620. — Macrobe, *Sat.*, I, 21. — Ovide, *Metam.*, X, v. 104. — Catulle, *Carm*, 62. — Lactance, I, 17, etc.

(3) Plutarque, *de Isid. et Osir.*, 69.

(4) Arnobe, *Adv. gent.*, V, 4. — Servius, *ad Æneid.*, IX, 116. — Ovide, *Metam.*, X, v. 104. — Julius Firmicus, *de Err. prof. relig.*, cap. III.

succède à l'été, et Atys, personnification du soleil, désormais sans force, sans puissance, n'échauffe plus la terre de ses rayons vivifiants.

On abat alors un pin, cet arbre que les rigueurs de l'hiver ne sauraient dépouiller de sa verdure, et on l'abat peut-être pour indiquer la mort d'Atys : après l'avoir porté processionnellement, au milieu des lamentations des prêtres (1), on le plante dans le temple de la déesse ; au sommet de l'arbre entouré de bandelettes, est suspendue l'image du dieu.

On désignait à Rome sous le nom d'*arbor intrat* (2) ce jour et cette cérémonie, dont le caractère oriental et les analogies avec d'autres cultes ne sauraient être méconnus.

Les prêtres de Cybèle qui portaient le pin sacré dans les processions solennelles se nommaient *dendrophori* (3), ils formaient une corporation religieuse (4), et étaient placés sous les ordres des *quindecemviri sacris faciundis* (5) : il

(1) Arnobe, *Adv. gent.*, V, 16. — Arrian, *Tactic*, 33, 55, 4.

(2) Pline, *H. N*, XVI, 10 — Arnobe, *Adv. gent.*, V, 16.

(3) De δενδροφόρος, qui porte une branche d'arbre.

(4) Henzen, 6590.

MAGISTER COLL · DENDROPHORORVM.

Orelli, 4135. *Honestissimum corpus dendrophororum.*

Orelli, 4076, 4160, 4412. *Collegium dendr. Romanor.*

Orelli, 4075. *Colleg. dendr. Romanor. quibus ex. s. c. coire licet.*

Au revers d'une médaille grand bronze de Julia Domna, on voit une représentation de Cybèle, assise, escortée de deux lions, accoudée sur le tympanum et tenant dans sa main une branche de pin : avec la légende *mater deum*. Sur une autre médaille de Julia, elle est assise sur un char traîné par quatre lions, elle tient le tympanum sur son genou et la branche de pin.

(5) Orelli, 2385. DENDROPHORI .... QVI · SVNT · SVB · CVRA · XVVIR · S · F.

existait une institution analogue pour la célébration des fêtes de Bacchus.

Nous lisons dans les inscriptions :

DENDROPHORIS · M · D · M · (1).

Dendrophorus matris deum magnæ, et *sacerdos matris deum quinquennalis dendrophorum* (2).

Le second jour de la fête a encore un caractère funèbre, on pleure, on gémit sur la disparition d'Atys; les galles font retentir au loin la sauvage harmonie de leurs cornets et de leurs trompettes (3), et cherchent partout le dieu.

C'est pendant le troisième jour, qu'en mémoire de la castration d'Atys, les galles, arrivés au paroxysme de leur folie, se privaient des organes de la virilité (4).

Telle était la première partie de ces fêtes; à ces jours de tristesse et de deuil succèdent les *Hilaria*, les fêtes de la joie.

Le quatrième jour en effet, Atys est retrouvé; plus d'angoisses, plus de larmes, on éclate en transports d'allégresse, et les galles se livrent à tous les excès d'une joie frénétique (5) : les cymbales et les tambours accompagnent les danses orgiastiques des prêtres de la déesse, qui parcourent

(1) Gruter, 64, 7. — Orelli, 1602.

(2) Orelli, 1744, 2385, 4076, 6031. — Pour les *dendrophori* des villes municipales, *voy.* Orelli; Henzen, 911, 2322, 3349, 3888, 4069, 4082, 4109, 5113, 6037, 6073, 6590, 7018, 7108, 7336, etc.

(3) Pline, *H. N.*, XVI, 10, *tubilustrium*.

(4) Arnobe, *Adv. gent.*, V, 16. — Pline, *H. N.*, *loc. cit.* — Lucrèce, II, 621. — Saint Augustin, *de Civ. Dei*, VI, 10. — Minucius Felix, *Octav.*, 21 et 24.

(5) Pline, *H. N.*, 16, 10. — Julien, *Orat.*, V.

la ville, les cheveux épars, à demi nus, portant dans leurs mains des torches de pin enflammées.

Le cinquième jour clôturait ces cérémonies symboliques, il était consacré au repos (1).

La fête se terminait enfin le sixième jour par l'immersion de la statue de Cybèle dans le Tibre, *lavatio matris deum*, en mémoire du jour de l'arrivée de la déesse, pendant lequel elle fut solennellement lavée dans les eaux de l'Almon (2).

Le fait caractéristique de ces nombreuses cérémonies était les processions ou marches religieuses; les auteurs anciens nous ont laissé à ce sujet de longs détails. « Au commencement du printemps, dit Hérodien (3), on célèbre des jeux en l'honneur de la mère des dieux, dans lesquels on porte en cérémonie tout ce que l'empereur et les particuliers ont de plus précieux pour la matière et la délicatesse de l'art. Puis on a une liberté entière de faire toutes les folies et toutes les extravagances qui passent dans l'esprit; on se déguise, chacun à sa fantaisie, et il n'est ni dignité si considérable, ni personnage si sérieux, dont on ne puisse prendre l'air et les habillements. »

A partir du deuxième siècle de notre ère, nous devons signaler une innovation dans les cérémonies de ce culte : les rites expiatoires du *Taurobole* et du *Criobole* (4) s'in-

(1) Arnobe, *Adv. gent.*, V, 16. — Pline, *H. N.*, *loc. cit.*

(2) *Vid. supra* et Zoega, *Bass. Ril.*, t. I, p. 88.

(3) *Commod.*, ch. I.

(4) *Voy.* la représentation d'un taurobole dans les *Marmora Taurinensia*, t. I, p. 25. — Chaudruc de Crazanne, *Les Inscriptions tauroboliques*, etc.

troduisent alors; les Romains espéraient par ces sacrifices se purifier de leurs fautes pour un certain temps. Si nous en jugeons par les mentions qui en sont faites sur les monuments, ces cérémonies prirent une rapide extension.

Pour le *taurobolium*, le repentant se plaçait dans une fosse au-dessous d'un taureau qu'on immolait, il recevait sur son corps le sang qui devait le purifier. Un sacrifice expiatoire analogue avait lieu sous l'invocation d'Atys, le *criobolium*; on recevait alors le sang du bélier.

Voici quelques-uns des documents épigraphiques qui rappellent cette cérémonie.

En 194 de notre ère, *taurobolium fecerunt, pro salute imperatoris L. Septimi Severi Pertinacis*, etc. (1). En 197, la mention d'un même sacrifice, accompli par des femmes faisant partie du collége sacerdotal consacré à Cybèle (2). *Matri deum magnæ Ideæ... taurobolium aram posuit, movit, fecit* (3). Un magistrat municipal de Bénévent, *sacerdos matris deum magnæ Ideæ, in primordio suo, taurobolium a se factum* (4).

Sur le plus ancien des monuments qui rappellent un taurobole, nous lisons : *taurobolium..... quod factum est ex imperio matris deum, pro salute imp. Cæs. T. Æl. Hadr. Antonini..... liberorum ejus et status Coloniæ Lugdunensis; L. Æmilius Carpus quatuorvir — vires excepit et a Vaticano transtulit ara et bucranium suo*

(1) A Lyon. Henzen, 6032.

(2) Orelli, 2325. En 186 : *Munatia ... taurobolium fecit.* Orelli, 2199.

(3) Id.; Henzen, 5721.

(4) Orelli, 2330.

impendio consecravit, sacerdote Q. Samnio secundo ab quindecimviris occabo et corona exornato, etc. (1).

Sur l'autel de Lyon, on voit l'épée taurobolique et bucrane, et une tête de bœuf parée de bandelettes (2); il est quelquefois fait mention d'*ara taurobolica* (3).

Les inscriptions font aussi mention du criobole, et sur la plupart d'entre elles il est associé au taurobole.

M · D · M · I · ET · ATTINIS
L · CORNELIVS · SCIPIO · OREITVS
V · C · TAVROBOLIVM
SIVE · CRIOBOLIVM · FECIT (4).

Taurobolio, criobolioque percepto aram dicavit (5).

Nous avons dit que l'*archigallus* était le chef du culte de Cybèle, il est nommé dans des inscriptions (6) et représenté sur un bas-relief (7).

(1) 460 p. ch. Muratori, 333, 4. — Orelli, 2322.

(2) Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. I, p. 455.

(3) 228 p. ch. Orelli, 2328. — Muratori, 1980, 7. — Les expressions *taurobolium traditum* (Orelli, 2329), *acceptum* (Orelli, 2334), *perceptum* (Id., 2264), *perfectum* (Id., 1900), etc., sont également usitées. Nous lisons aussi *taurobolium viginti annis iteratum* (Orelli, 2355), et sur une inscription de l'an 387 p. ch. *Vettio Acorio .... tauroboliato* (Gruter, 1102, 2. — Orelli, 2354). *Matri deum, tauropolium indictum jussu ipsius et stipe conlata celébrarunt publice Narbonenses* (Orelli; Henzen, 2327, 6033).

(4) 295 p. ch. Orelli, 1899.

(5) 377 p. ch. Orelli, 2264. — *Voy.* Id., 1900.

(6) *Ex vaticinatione Fusonii Juliani Archigalli, inchoatum XII. kal. maii, consummatum VIII kal. maii* (Gruter, 30, 2). *Archigallus matris deum magnae Ideae et Attis populi Romani* (Orelli, 2320, 2321. — Gruter, 308, 7).

(7) Foggini, *Mus. Capitol.*, IV, 6.

Des prêtres et des prêtresses étaient attachés au service de ces divinités : on lit dans des inscriptions. *Acca, ministra matris magnæ matrem refecit magnam, et inauravit, et Attini comam inauravit,* etc. (1). Sur le même autel : *Attini aram lunam argenteam posuit.*

Un même personnage est à la fois *sacerdos Isidis et matris deum* (2).

Les monuments épigraphiques nous font enfin connaître les employés subalternes de ce culte.

Cosmus ædituus matris deum, etc. (3). *Hermes ædituus et secunda cymbalistria* (4). *Caius Januarius apparitor religionis matris deum*, etc. (5).

Nous terminerons ces détails techniques en donnant quelques fragments d'une intéressante inscription, qui nous apprend de quelle manière se faisaient les nominations. Les préfets de Cumes rassemblent le conseil des décurions pour nommer un prêtre de Cybèle en remplacement du défunt, et écrivent aux consuls : *de sacerdote faciendo matris deum Baianæ in locum restituti sacerdotis defuncti, placuit universis Licinium secundum sacerdotem fieri.* Puis, vient la réponse et l'autorisation des consuls adressée aux quindécemvirs chargés des sacrifices et aux

(1) Orelli, 1903. — Muratori, 144, 1. — *Consacerdos (femina) matri deum* (Orelli, 2330, 2505). *Sacerdos maxima m. d. m. l.* (Orelli, 2319).

(2) Henzen, 6666, 5962. — Mommsen, *I. N.*, 1090

(3) Orelli, 2984. — Muratori, 177, 2. — L'*ædituus* était le gardien du temple.

(4) Orelli, 2450. Cymbalistria, joueuse de cymbales. Pétrone, satir 22, *fin.* — Gruter, 318, 12. — Orelli, 2328, 2449.

(5) Orelli, 1896, 2325. — Muratori, 185, 3.

magistrats de Cumes. *Cum ex epistola vestra cognoverimus creasse vos sacerdotem matris deum... secundum voluntatem vestram, permisimus ei* (*Licinio*) *occavo et corona*, etc. (1).

La haute direction des fêtes de ce culte, et la célébration des jeux Mégalésiens, appartenaient aux édiles (2), qui donnaient à cette occasion des courses de chars, des combats de gladiateurs et des représentations scéniques. Sous Auguste, ces jeux furent, comme le plus grand nombre, confiés aux préteurs (3). « Le signal est donné, dit Juvénal (4), les jeux en l'honneur de Cybèle ont déjà commencé, déjà le préteur que ses chevaux ont ruiné est assis sur son char en triomphateur. »

Sur une médaille de la gens Cestia (5) et frappée en mémoire des jeux Mégalésiens, on lit au droit :

C · NORBANVS · L · CESTIVS · PR · (Prætor.)

au revers, on voit Cybèle tourrelée, portant le tympanum et assise sur deux lions.

(1) Bracelet et couronne. Orelli, 2263, 289, p. chr. Cf. Muratori, 373. — Une inscription rappelle un *sacerdos quindecimviralis matris deum* (Mommsen, *I. N.*, 202 — Henzen, 5963. Cf. Orelli, 2332, 2263, etc.).

(2) Cicéron, *Arusp.*, 11 et 12. — Terentii, *Didascalia*. — Dion Cassius, XLIII, 48.

(3) Dion Cassius, LIV, 2. — Suetone, *Galb.*, 6.

(4) II, v. 195 — « Au retour de janvier, dit Martial (X, 41), tu laisses là ton vieux mari, Proculéia, et tu lui déclares que tu veux te séparer de biens..... il était préteur. Sa nouvelle dignité devait, aux jeux Mégalésiens, lui coûter 100,000 sesterces, pour ne pas estimer trop bas sa générosité, et la fête du peuple en eût coûté 20,000. Ce n'est pas là un divorce, Proculéia, c'est une économie. »

(5) Eckhel, t. V, p. 169.

Les auteurs anciens varient sur le jour de la célébration des jeux Mégalésiens : Tite-Live les date de la veille des ides d'avril ([1]). D'après Ovide ([2]) et le vieux calendrier ([3]), on devrait les reporter à la veille des nones du même mois, et nous voyons par Spartien ([4]) que Caracalla fut tué le 8 des ides d'avril, pendant les fêtes de Cybèle.

Mais les fastes de Préneste tranchent la difficulté et prouvent qu'ils se célébraient à la fois la veille des ides et des nones : on donnait deux fois les jeux en l'honneur de Cybèle ; d'abord pour fêter l'arrivée de la déesse à Rome, et ensuite pour la dédicace du temple, qui eut lieu, comme nous l'avons vu, treize ans après, la veille des nones d'avril. *Ludi · M · D · M · I · Megalensia vocantur, quod ea dea Migale vocatur. Nobilium mutitationes cenarum solitæ sunt frequenter fieri, quod mater magna ex libris Sibullinis,* etc.... On lit la veille des ides. *Ludi in circo M · D · M · I · in Pal.... quod eo die ædis ejus dedicata est.*

Du reste, un texte de Cicéron que nous avons déjà cité ([5]), prouve de la manière la plus évidente que ces fêtes se célébraient, et devant le temple de Cybèle construit sur le mont Palatin, et aussi dans le cirque, quelques jours plus tard ([6]).

Arrivés à ce moment où les vieilles traditions s'affai-

([1]) Tite-Live, XXIX, 14.
([2]) *Fastes*, IV, v. 179.
([3]) *Kal. Maff., apud.* Orelli, t. II, p. 388.
([4]) *Caracal.*, 6.
([5]) *Arusp.*, 11 et 12.
([6]) Tite-Live, XXIX, 37.

blissent et disparaissent, où les croyances s'émoussent au contact de la civilisation, où d'autres besoins se font sentir, la religion s'efforce de gagner d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Il y a souvent alors des retours vers le passé, car il semble qu'en touchant au berceau on reprendra de nouvelles forces, comme le géant au contact de la terre. On s'adresse à des cultes dont les cérémonies frappent l'imagination des faibles, à des cultes qui nous paraissent incompatibles avec l'état d'une société intelligente et policée : on adore Cybèle et Atys par les rites dont nous venons d'esquisser l'histoire à grands traits.

La superstition populaire a besoin d'être entretenue et retrempée.

EDMOND LABATUT.
Dr en droit.

25 mars 1868.

APPENDICE.

EXPLICATION DES PRINCIPALES REPRÉSENTATIONS DE CYBÈLE.

Mus. Pio Clemento, I, 40. — Statue de Cybèle assise sur un cube, parce que cette attitude était pour les anciens le symbole de l'immobilité de la terre, dont elle est la personnification : elle est couronnée de tours et appuyée sur un tympanum auquel sont suspendues de petites cymbales. C'est ainsi que nous voyons la déesse dans les plus anciens monuments; on la représentera debout quand elle aura perdu sa physionomie mythologique primitive.

Eckhel, *Pierres gravées*, pl. XII, p. 31. — Représentation de Cybèle, gravée sur un lit blanc transparent, compris entre deux couches de calcédoine. Les deux têtes sont traitées avec beaucoup de délicatesse, dans une très-belle manière, et l'on y reconnait la perfection de l'art. La déesse est revêtue de ses attributs ordinaires ; au milieu du tympanum, un lion est gravé en creux : elle tient de la main gauche des épis et des pavots, et de la main droite la tête de Neptune, voilée, couronnée de lauriers et surmontée de trois rayons perpendiculaires. (*Voy.* pl. XII, n 2.)

Sur un médaillon de Faustine l'ancienne, aujourd'hui au cabinet impérial, on voit Cybèle assise, tenant d'une main un tambour, et de l'autre une branche de pin ; deux lions escortent son trône et les cymbales sont suspendues au-dessus de l'un d'eux. A droite de la déesse, paraît Atys debout, coiffé du bonnet phrygien, vêtu d'une chlamyde et tenant dans une de ses mains un *pedum* ou baton pastoral, dans l'autre un syrinx ou flûte à sept tuyaux. (*Voy.* pl. XII, n° 7.)

Zoëga, *Bass. Ril.*, t. I, tav. 13. — Sur un bas-relief, on voit Cybèle la tête couronnée de tours, tenant dans ses mains le tympanum et une branche de pin, et portée sur un char attelé de deux lions. A côté, un pin sur lequel est perché un coq, et auquel sont suspendues les cymbales. Atys s'appuie sur le tronc de l'arbre, vêtu à la phrygienne et tenant également un tympanum ; près de lui est le *pedum*. — La face opposée représente, sous un pin dont les branches sont chargées d'oiseaux et des instruments ou ustensiles sacrés de Cybèle et d'Atys, un taureau et un bélier parés pour le *taurobolium* et le *criobolium*.

Les deux flancs de l'autel portent, l'un la flûte droite et la flûte recourbée, en sautoir, outre le syrinx, qui semble les unir ; l'autre deux flambeaux également en sautoir, auxquels s'adapte une paire de cymbales. (*Voy.* pl. XII, n° 8.)

Morelli, *Medail.*, 17. — Sur un médaillon de Septime Sévère, Cybèle couronnée de tours, assise sur un trône et

accompagnée de lions, ayant le bras gauche appuyé sur le tympanum et portant sur sa main droite étendue, à titre de grande mère, les deux corybantes-cabires ou anciens dioscures, armés de piques.

Choiseuil-Gouffier, *Voyage en Grèce*, t. II, pl. 16. — Tête de Cybèle couronnée de tours et voilée; au revers, un cabire debout tenant le marteau d'une main, et de l'autre un rhyton qui se termine en un petit quadrupède.

Sur une médaille d'Hadrien, Cybèle la tête voilée et le tympanum en main, assise sur un char traîné par quatre lions. (*Voy.* pl. XII, n° 6.)

Parmi les nombreux monuments que nous offre la glyptique, nous signalerons deux pierres gravées, décrites par M. E. Vinet. L'une, en jaspe jaune, représente Cybèle assise sur une haute montagne; la déesse s'offre au regard avec ses attributs habituels; elle a devant elle la Fortune, et au-dessus de sa tête un soleil rayonnant: une autre, en jaspe rouge, représente la Cybèle Dyndimène de Sardes, avec un modius sur la tête et entièrement enveloppée de voiles épais.

Raoul Rochette. *Journal des Sav.*, nov. 1841. — Un rhyton sur lequel on voit Cybèle assise sur un lion, avec Proserpine à ses côtés.

Forlivesi (*Bullet. arch. di Roma*, 1851, p. 91) aurait vu dans les peintures de Tarquinies aujourd'hui détruites, Cybèle assise sur un char traîné par quatre lions et précédée de douze personnages, sans doute des galles, jouant de la flûte et des cymbales.

Sur un monument de la villa Panfili, Cybèle assise, la tête couverte du *modius*.

Cybèle est le plus souvent représentée assise sur un trône; on la voit cependant quelquefois debout, au milieu de lions (O. Müller, *Arch.*, p. 636), ou appuyée contre une colonne (Zoëga, *Bass. Ril.*, t. I, p. 93). Nous avons constaté qu'elle tenait d'ordinaire dans sa main gauche un tympanum ; de l'autre main, elle tient tantôt une branche de laurier ou de pin, et tantôt une sorte de fouet avec des osselets entrelacés. (Winckelmann, *Mon. ined.*, 8. — *Mus. Capital.*, t. IV, tav. 16. — Zoëga, p. 95, n° 69. — Böttiger, p. 288.)

Sur un bas-relief, Cybèle assiste au châtiment de Marsyus. (Winckelmann, *Mon. ined.*, n° 42.)

Pl. XII, n° 1. — Médaille de Commode, grand bronze : la tête laurée de l'empereur, à droite, on lit L · AEL · AVREL · COMM · AVG · P · FEL.

Rev. Cybèle tourrelée, de face, assise sur un lion courant à droite, tenant le tympanum et un sceptre. MATRI · DEVM · CONSERV · AVG · — COS · VI · P · P · S · C · (944 de R. — 191, p. chr.).

Pl. XII, n° 3. — Médaille de Julia Domna, moyen bronze : son buste à droite. IVLIA · AVGVSTA.

Rev. Cybèle tourrelée, assise sur un quadrige de lions allant à gauche, tenant un rameau, et le coude gauche appuyé sur le tympanum. — MATER · AVGG · S · C.

Pl. XII, n° 4. — Médaille de Faustine jeune, grand bronze, son buste à droite. FAVSTINA · AVGVSTA.

Rev. Cybèle tourrelée, assise à droite entre deux lions, accoudée à son fauteuil et tenant le tympanum : MATRI · MAGNAE · S · C.

N° 1
S C
CASVIPE

2

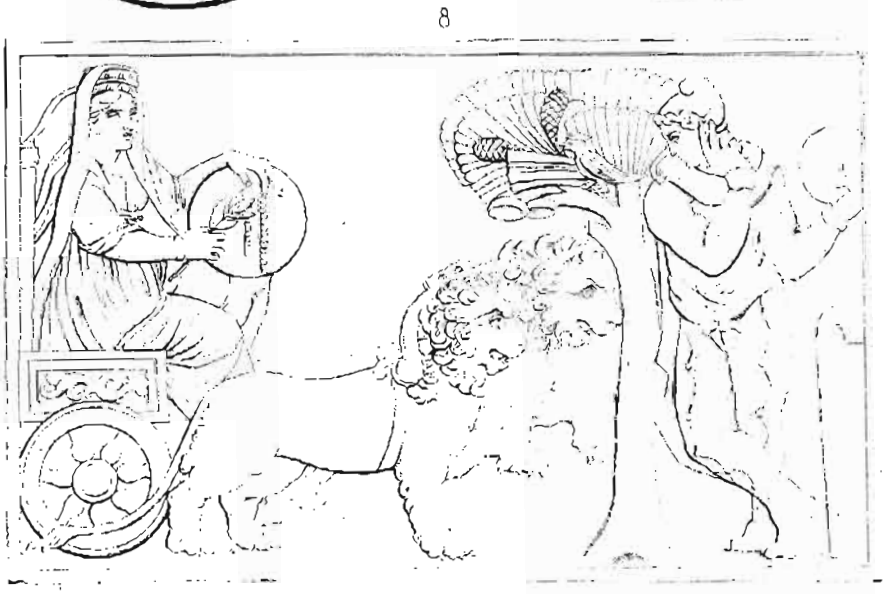
3

4
S C

5

6

7


8